

## DÉCOUVRIR LA COURNEUVE / Histoire

### Histoire en bref

Jusque dans les années 1850, La Courneuve est un village exclusivement agricole dont l'activité est dominée par la culture des légumes, vendus aux halles de Paris. A partir de 1850, des industries chimiques s'installent et la ville prend un caractère vraiment industriel, avec la métallurgie, au cours de la Première Guerre Mondiale. Les ouvriers affluent massivement durant les années 1920 et construisent leurs pavillons. De vastes terrains laissés libres par l'agriculture et l'industrie accueillent des grands ensembles (4000) dans les années 60 ainsi que le parc départemental. La ville garde de nombreuses traces de son histoire rurale et industrielle. Des bâtiments industriels réhabilités accueillent actuellement des services municipaux.

### Quelques clefs de lecture du territoire et de l'histoire

#### Aux sources de l'histoire

L'histoire de la ville, son implantation, l'organisation de son réseau viaire<sup>1</sup> et les activités qui s'y sont développées, agricoles puis industrielles, sont intimement liées à l'eau. Sans entrer dans les détails, les premières traces d'occupation du territoire de la ville nous font remonter 1000 ans<sup>2</sup> avant notre ère, à la fin de l'âge du Bronze, où la plaine inondable au nord de Paris offrait peu de lieux de franchissements. C'est dans une zone moins marécageuse que le cheval de Saint Lucien<sup>3</sup> aurait découvert, au IV<sup>e</sup> siècle après Jésus-Christ, une source miraculeuse<sup>4</sup>, devenue dès lors, un lieu de culte. La Fontaine<sup>5</sup> Saint Lucien est attestée jusque dans les années 1960. Elle se trouve aujourd'hui sous les HLM, au 48 rue Roger Salengro.

## Aux origines du peuplement

Le premier foyer de peuplement du territoire était situé près de la source à l'emplacement de l'église Saint Lucien, où des sépultures chrétiennes<sup>6</sup> du VII<sup>e</sup> siècle ont été retrouvées. Il s'agit aujourd'hui du carrefour des Six Routes ([lien vers plan 1](#)).

Le deuxième foyer a été institué par l'abbé Suger<sup>7</sup> au XII<sup>e</sup> siècle, c'est la *Curia nova* ou *curtis nova*, soit la « cour neuve ». Il s'agissait d'un petit manoir seigneurial<sup>8</sup> de forme ronde, où le prévôt rendait sa justice et autour duquel les maisons paysannes se sont peu à peu agrégées. Il s'agit aujourd'hui des rues Chabrol, Villot et Edgar Quinet. Le village s'est essentiellement développé dans ces rues au Moyen-âge et à l'époque moderne<sup>9</sup> ([lien vers plan 2](#)).

Un troisième foyer de peuplement s'est constitué certainement au XIV<sup>e</sup> siècle entre Aubervilliers et La Courneuve, près du franchissement du ru du Montfort, au lieu-dit Crève-cœur<sup>10</sup>. Un hameau s'est construit autour de quelques demeures de bourgeois Parisiens ou de Saint-Denis et le parcellaire a servi de trame au développement du quartier ([lien vers plan 3](#)).

## Un village agricole de trois hameaux

Ces trois foyers sont situés essentiellement, au sud et à l'ouest du territoire. Les fermes de Marville<sup>11</sup>, de Champtourterelle<sup>12</sup>, de la Courtille<sup>13</sup> et de Saint-Honoré<sup>14</sup> exploitaient les terres adjacentes. Les trois hameaux et les fermes sont parfaitement visibles sur le cadastre de 1811<sup>15</sup>. C'est autour de la Prévôté et de Crève-cœur que se sont construites, dans la première moitié du XIX<sup>e</sup>, siècle quelques maisons de culture nouvelles<sup>16</sup>, rue de l'Abreuvoir et rue des Francs-tireurs. Car l'activité essentielle du territoire et de ses villageois, était jusqu'au XIX<sup>e</sup>, l'agriculture<sup>17</sup> et depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, la culture des légumes « à la charrue » destinés à l'alimentation de la capitale<sup>18</sup>. Le village a compté 400 à 500 habitants au XVIII<sup>e</sup> siècle et jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.

## L'arrivée des maraîchers et des premières industries au XIX<sup>e</sup> siècle

Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, des maraîchers parisiens, repoussés de la capitale par l'urbanisation et attirés par des terrains bon marché, s'installent dans les communes de banlieue<sup>19</sup> et quelques dizaines viennent aménager des exploitations à La Courneuve<sup>20</sup> ([lien vers plan 4](#)). Ils trouvent de l'eau en abondance, dans le sous-sol. Ils creusent des puits, installent des pompes, puis des citernes. Des industries chimiques de retraitement suivent le même chemin et sont attirées par les mêmes raisons : de l'eau, des espaces et la proximité des abattoirs de La Villette et d'Aubervilliers. Ce sont des fabriques d'engrais ou des boyauderies qui s'implantent principalement au sud de la ville non loin

d'Aubervilliers ou de Saint-Denis. L'usine Witt et Lettelier<sup>21</sup> est le plus ancien site industriel conservé. ([lien vers plan 5](#))

## La naissance d'une ville industrielle

En 1886, la gare ferroviaire d'Aubervilliers-La Courneuve<sup>22</sup> est ouverte ([lien vers plan 6](#)) et marque le début de la deuxième industrialisation de la ville ([lien vers plan 7](#)). La Compagnie de chemin de fer industrielle assure le transport des matières premières et permet l'arrivée des entreprises de métallurgie. Sohier<sup>23</sup> s'installe en 1887, Babcock<sup>24</sup> en 1898, Johnson<sup>25</sup> en 1907, Lemerle-Haumont<sup>26</sup> en 1909, Corpet-Louvet<sup>27</sup> en 1912, Mécano<sup>28</sup> en 1914, etc. Les usines s'installent le long de la voie de chemin de fer et forment une vaste écharpe jusqu'au Bourget. La véritable expansion démographique de la ville est étroitement liée à cette seconde phase. La ville acquiert son statut de ville industrielle au moment de la Première Guerre Mondiale lorsque toutes les entreprises travaillent à la fabrication de matériel militaire. L'industrialisation de la commune a duré près de 70 ans<sup>29</sup>.

## De la ville industrielle à la ville ouvrière

Ville industrielle, La Courneuve n'est pas encore une ville ouvrière après la Première Guerre. Une nouvelle mairie<sup>30</sup> est construite près de la gare et du boulevard Pasteur<sup>31</sup>. Autour, un nouveau quartier sort de terre ([lien vers plan 8](#)). Des équipements collectifs<sup>32</sup>, marché alimentaire<sup>33</sup>, lavoir<sup>34</sup>, bains publics<sup>35</sup>, et dispensaire<sup>36</sup> sont construits dans l'actuelle rue Gabriel Péri, ainsi qu'une nouvelle école<sup>37</sup> (collège Poincaré) et des HBM<sup>38</sup>, avenue de la République. Le tissu urbain se densifie entre ces trois noyaux primitifs de peuplement.

Les villes de la banlieue alentour sont le théâtre d'opérations de lotissement<sup>39</sup> de grande envergure et voient exploser leur population. En raison du plan des embellissements de la ville, de la forte densité industrielle et de vitalité tardive de l'agriculture, La Courneuve est relativement épargnée par ce phénomène, hormis dans le quartier de la Route de Flandre, la Route Nationale 2, actuel quartier des Quatre Routes. Une quinzaine d'opérations de lotissement donnent naissance à un nouveau quartier populaire et pavillonnaire ([lien vers plan 9](#)) autour du carrefour des Quatre Routes<sup>40</sup>. La population est essentiellement composée, dans un premier temps, de familles nombreuses, venant du 19<sup>e</sup> arrondissement parisien, d'ouvriers qui viennent s'employer dans les usines puis d'immigrés italiens, espagnols, polonais, etc.. Des équipements collectifs, à commencer par une école, puis un lavoir, des bains publics, une « goutte de lait », un marché alimentaire, sont construits par la municipalité dans les années 1925-35<sup>41</sup>. L'église Saint-Yves<sup>42</sup> est édifiée en 1933 ainsi que l'ensemble des HBM du « 8 mai 1945 »<sup>43</sup>, construit sur les plans de Georges Ferrant.

Plus d'un millier de pavillons et des dizaines d'immeubles sont construits dans les années 20<sup>44</sup>. Mais la Crise de 1929 donne un coup d'arrêt à l'élan de construction privée. Seule la municipalité poursuit des programmes collectifs. À la veille de la Seconde guerre mondiale, La Courneuve est réellement devenue une ville ouvrière. Sa population est gravement touchée par le chômage de ces années de crise politique et économique.

## Un destin industriel

La Seconde Guerre Mondiale a consacré le destin industriel de la ville et l'appareil de production a été mis à profit par la machine de guerre allemande. En 1944, les alliés évitent soigneusement de bombarder les usines afin de préparer la reconstruction de la France.

Durant les « Trente Glorieuses », les usines de La Courneuve tournent à plein régime. Au début des années 1950, les conditions de logement sont précaires et des habitants en témoignent aujourd'hui : « nous n'étions pas pauvres et pourtant nous étions mal-logés ». La construction de grands ensembles de logements collectifs est décidée au niveau de l'état, en 1953. L'office des HLM de la ville entreprend la construction de grands ensembles ([lien vers plan 10](#)). Il réalise 240 appartements à Barbusse en 1957, 190 à Anatole France et 190 Cité de Dugny en 1958. Ces HLM apportent une première réponse aux problèmes de logement d'une population qui vit dans des conditions difficiles et, depuis 1957, dans les baraques du bidonville de la Campa<sup>45</sup>.

## Les grands ensembles et les infrastructures

C'est le 11 février 1957 que le conseil municipal de La Courneuve ratifie la convention passée avec l'office des HLM de la ville de Paris en vue de construire 4234 logements à l'ouest de la ville ([lien vers plan 11](#)). 38 ha de terrains sont acquis dès 1958 et les maquettes des futures barres sont exposées au Grand Palais, au printemps 1961. Le programme prévoit la construction de 5 appartements/jour en privilégiant une « préfabrication lourde ». À partir de 1962, les milliers de logements sont livrés et très rapidement des malfaçons sont constatées. Les équipements collectifs prévus ne sont pas aménagés par l'office des HLM de la ville de Paris. Construits pour 15000 personnes, ce sont plus de 20000 qui habitent les 4000, en 1975<sup>46</sup>. Des nuisances sonores s'ajoutent à cette surpopulation. L'autoroute A1 passe à quelques mètres des 4000 Nord. La municipalité et les habitants se mobilisent contre le tracé de l'A86 qui est finalement modifié. L'espace est cloisonné par ces infrastructures routières. Le projet de prolongation de l'A16 jusqu'à Paris est définitivement arrêté en raison de l'opposition des habitants et des élus.

## La politique de la ville

Les 4000 deviennent le site pilote d'une politique de la ville en gestation. La municipalité présente en 1981 un programme de rénovation du quartier et obtient sa dévolution, en 1984. Le 18 février 1986, l'implosion de la barre Debussy est retransmise en direct lors du journal télévisé.

Suivrons dès lors, d'autres démolitions, Ravel Presov, Renoir et bientôt en 2010, celle de Balzac. La politique de renouvellement urbain ne résout cependant pas tous les problèmes des quartiers dits difficiles, notamment lorsque les médias les associent systématiquement au malaise des banlieues. L'ampleur des difficultés rencontrées quotidiennement par les habitants est à la hauteur du désengagement de l'état. La collectivité a porté plainte devant la Halde en 2009 contre l'état français, pour discrimination territoriale.

Car ce territoire est le lieu d'affrontement séculaire entre plusieurs logiques institutionnelles souvent contradictoires. L'Etat veut y établir des infrastructures routières de desserte de dimension nationale ou internationale : A1, A86 et A16. Le département de la Seine veut des espaces verts et aménage le parc ; il souhaite des logements et l'office des HLM de la ville de Paris construit les 4000. Si nous ajoutons les logiques propres aux grands groupes industriels, celles des populations migrantes et celles des formations politiques, nous obtenons une ville kaléidoscope, bouillonnante, riche de sa diversité et fière de son histoire, une ville qui mérite d'être découverte, loin des clichés.

## INFORMATIONS

Pour plus de renseignements sur l'histoire de la ville depuis une trentaine d'année, on peut s'adresser au service documentation archives de la ville, rue Gabriel Péri.

Tél. : 01 49 92 60 57

---

<sup>1</sup> C'est l'ensemble des routes, voies et chemins d'une localité.

<sup>2</sup> En 1982, un dépotoir de l'âge du Bronze final est mis au jour, à l'emplacement du Lycée Jacques Brel.

Il contenait plusieurs milliers de tessons de céramiques décorées ou non. L'étude de leur répartition a permis de comprendre qu'ils avaient servi à l'aménagement d'un gué qui permettait ainsi aux hommes et aux animaux d'effectuer la traversée d'une importante zone marécageuse. Les décors présents sur les céramiques permettent aujourd'hui de localiser, à cet endroit de La Courneuve, une limite culturelle entre la zone du Bronze Atlantique, située à l'ouest, et celle du Bronze Alpin localisée à l'est. Parmi le mobilier archéologique découvert se trouvaient également de nombreux fragments d'ossements d'animaux domestiques (porc, mouton, chèvre et bœuf), et d'ossements d'animaux sauvages (chevreuils et cerfs). Les terres humides offraient des pâturages pour les animaux domestiques, alors que le milieu forestier fournissait abris et nourriture aux animaux sauvages. Quelques outils ont été mis au jour, tels des fragments de meules et des broyeurs en pierre servant à broyer les céréales, ainsi que des fusaioles en terre cuite utilisées pour filer la laine.

---

<sup>3</sup> Cette action spectaculaire exécutée par le cheval de Saint Lucien correspond à une action de christianisation d'une source ayant fait l'objet d'un culte important depuis que l'homme occupe ce territoire.

<sup>4</sup> L'eau de cette source possédait des vertus particulières ; elle passait pour guérir des fièvres, dont celles qui étaient provoquées, par « l'ergot du seigle ; cette maladie était appelée : « le mal des ardents », et le chemin qui joignait jadis l'église Saint-Lucien à la source s'appelait « la ruelle des ardents ». D'après des témoignages d'anciens cultivateurs de La Courneuve, l'eau de la source permettait de se nettoyer les yeux, quand ils étaient sales ou douloureux.

<sup>5</sup> Photographie de la Fontaine.

<sup>6</sup> Une chapelle est construite au VII<sup>e</sup> siècle à distance des marécages, à proximité de la source, venant ainsi christianiser ce lieu de culte païen de l'eau. Cette source, qui devait déjà avoir un nom, portera désormais celui de Saint-Lucien. Les sépultures chrétiennes, en sarcophage de plâtre ou en pleine terre, viendront se répartir autour de la chapelle. Minute du plan de Jubert de Basville, 1740

<sup>7</sup> L'Abbé Suger (1080-1151) est connu pour être à l'origine de la construction de la basilique de Saint-Denis. C'est un érudit qui a écrit trois ouvrages en latin. C'était aussi un agronome, un homme politique, qui fut ambassadeur auprès du pape, régent du royaume, etc.

<sup>8</sup> La prévôté comportait en son centre le logis du prévôt, avec, à proximité, les communs. L'ensemble était protégé par des douves en eau, de forme circulaire. En tangence à ces douves, et à l'extérieur, se trouvait un abreuvoir destiné à l'alimentation en eau des hommes, des bêtes, et des plantes. Cette structure contemporaine de la Prévôté a été mise au jour lors de fouilles archéologiques de sauvetages réalisées en 1985. Dès le XV<sup>e</sup> siècle, elle sera abandonnée, puis en partie, épierrée. Les terres venant le recouvrir seront drainées au cours des XVI-XVII<sup>e</sup> siècles, puis, mises en culture.

<sup>9</sup> Minute du plan de Jubert de Basville, 1740

<sup>10</sup> Minute du plan de Jubert de Basville, 1740

<sup>11</sup> Minute du plan de Jubert de Basville, 1740

Merville ou « Mervielle » est le nom d'un ancien domaine rural mentionné dès le début du IX<sup>e</sup> siècle. Aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, c'est un manoir qui sert de maison de repos aux abbés de Saint-Denis en dehors de la ville et au milieu des prés et des terres irriguées par le Croult. Il était entouré de douves. Une gravure de la ferme en 1840 permet de voir une jolie tour carrée ornée d'une frise, d'arcs de bandeaux sculptés qui aurait été construite à la fin du XV<sup>e</sup> siècle. Les vestiges de cette ferme figurent sur une carte postale des années 1930. On peut se reporter à l'ouvrage d'Anne Lombard-Jourdan pour suivre dans le détail l'histoire du site de Merville. *La Courneuve, Des origines à 1900*, Paris, 1980, 246 p., pp. 79-85.

<sup>12</sup> Minute du plan de Jubert de Basville, 1740

Champtourtrel, c'est *Campus tortile*, qui veut très certainement dire champ aux limites sinueuses et qui fut orthographié de différentes manières : « chant tourtel », « chaultortel », « champ tourelle », etc. On relève la première mention de ce domaine appartenant à l'abbaye de Saint-Denis dès 1239. C'est un manoir au moyen-âge et en 1774, il est décrit comme un petit château entouré de fossés dont l'accès se faisait par un pont-levis. Pour plus de détails voir Anne Lombard-Jourdan, *op. cit.*, pp. 85-87.

<sup>13</sup> Minute du plan de Jubert de Basville, 1740

La Courtille vient de *Curtilia* composé de *Curtis* qui veut domaine rural et de « courtil » qui est un jardin clos. En 1229, deux maisons sont données à l'abbaye : « la maison seigneuriale de la Courtille consistante en un grand corps de logis, granges, étables, cour et jardin entourés de fossés, appelés vulgairement « la courtille des champs ». Le plan de Jubert de Basseville fait figurer ces bâtiment en 1740 et ils sont détruits en 1749 n'étant pas jugés réparables. Pour plus de détails voir Anne Lombard-Jourdan, *op. cit.*, pp. 87-88.

<sup>14</sup> Minute du plan de Jubert de Basville, 1740

La ferme de Saint-Honoré doit son nom au fait qu'elle appartenait au Chapitre de l'Eglise de Saint-Honoré. En fait, elle appartient en 1524 aux maîtres et écoliers boursiers du collège Saint-Clair, dit des Bons Enfants, près de l'église. Elle change de main mais le Chapitre la récupère au XVII<sup>e</sup> siècle à la suite d'un procès. Elle est située dans le village même contrairement aux autres fermes. Des bâtiments agricoles et le logement du fermier s'organisent autour d'une cour pavée ouvrant sur la rue par une porte charretière. Les bâtiments sont couverts soit de tuiles de bourgogne soit de chaume pour les dépendances agricoles.

<sup>15</sup> Extrait du tableau d'assemblage du cadastre 1811-1812.

<sup>16</sup> C'est dans cette rue que la municipalité a ouvert en 1983 le Musée des cultures légumières.

<sup>17</sup> La mise en culture des terres, au nord de Paris, doit beaucoup à la puissante abbaye de Saint-Denis qui a su révéler le riche potentiel agronomique des sols, exploiter les situations géographiques et investir dans des infrastructures de production. Les coteaux et les terres bien exposés ont été couverts de vignes et la plaine a été, dès le XII<sup>e</sup> siècle, soumise à l'assolement triennal. C'est cette même plaine, où les terres en jachère ont été peu à peu transformée en terres légumières, qui est devenue le garde-manger de Paris et sans doute la plus grande plaine légumière de France et d'Europe, du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle, avant l'invention des plaines d'épandage : 150 hectares au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, 1000 à la veille de la Révolution et près de 2000 en 1870 ! Mais au-delà de l'histoire agricole de La Courneuve, c'est de l'histoire du territoire de Plaine Commune qu'il s'agit. Aubervilliers en est le berceau historique, celui de l'invention des cultures légumières, en plein champ, au XVII<sup>e</sup> siècle. Le territoire de La Courneuve en est l'extension et le prolongement, là où s'installent les petits ménages au XIX<sup>e</sup> siècle - le hameau de Crèveœur assurant le lien entre les deux localités. La plaine s'étend jusqu'aux confins de Stains, de Dugny et du Bourget (voir la photographie aérienne du nord-est du territoire).

<sup>18</sup> Dès la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle les légumes cultivés dans la Plaine dite des Vertus sont célèbres à Paris et nourrissent les parisiens. La production commence au moyen-âge mais prend une dimension importante durant ce siècle en raison de l'augmentation très rapide de la population. Paris compte 400 à 500 000 habitants en 1650 et des faubourgs comme celui de Saint-Antoine, de Saint-Martin ou du Temple comptent des dizaines de milliers d'ouvriers et d'artisans. Le pain, les légumes et le vin constituent la base de l'alimentation du Peuple de Paris. La productivité de la Plaine des Vertus et sa spécialisation dans les gros légumes à cuire au pot, choux, oignons, carottes, betteraves, poireaux, et autres denrées lui permet d'assurer sans doute la moitié de l'approvisionnement de la capitale. Car c'est par dizaines de charrettes entières que ces légumes arrivent sur le carreau forain des halles. Emile Zola les a décrit dans *Le Ventre de Paris* et l'iconographie nous montre ces charrettes préparées pour « le départ pour les halles ». En 1860, 40% des surfaces cultivées en légumes du département de la Seine sont situés dans la plaine des Vertus. Dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, Paris devient une ville industrielle et ouvrière et la consommation de légumes explose. L'administration parisienne va bouleverser le système de production en mettant en place les zones d'épandage à Gennevilliers et à Pierrelaye, mettant ainsi en culture des milliers d'hectares qui produisent des énormes légumes à prix cassés.

<sup>19</sup> Aubervilliers, La Chapelle, Pantin, Saint-Denis et Montmartre au nord, Charenton, Saint-Mandé, Bercy et Montreuil à l'est.

<sup>20</sup> *Liste des maraîchers et fleuristes du département de la Seine*, Paris, 1859, 68 p.

Liste et adresses pour la ville de La Courneuve : Nicolas Hebrard, 12 impasse Villot ; Mielle, 7 impasse Villot ; Etienne Bonneau, 14 impasse Villot ; Jean-Louis Cousin 2 rue Chabrol ; Caron 7 rue Chabrol ; Lecoq 5 rue Gaulois.

Evolution de l'effectifs des jardiniers maraîchers sur le territoire de Plaine Commune

	1859	1882	1912	1936	1958-59
Aubervilliers	39	89	92	46	6
La Courneuve	6	17	39	29	8
Saint-Denis	51	71	63	33	16
Pierrefitte			8	21	13
Stains	2	31	64	57	47
Epinay-sur-Seine					
Ile-Saint-Denis	3				
Villetaneuse			2	2	2
Total	101	222	268	193	90

<sup>21</sup> Détruite au cours du siège de Paris en 1871, la boyauderie de Lettelier-Collet est rebâtie six ans plus tard, par la veuve Collet sur un nouveau terrain clos de murs, place Jules Vernes. Sur ce site s'élèvent une maison d'habitation avec un jardin, des ateliers, le souffroir, les séchoirs, les écuries et les remises. La boyauderie qui reçoit les boyaux déjà nettoyés dans les abattoirs fabrique des cordes harmoniques, du fil de chirurgie et des boyaux salés pour la charcuterie. Lettelier, propriétaire et boyaudier à Paris, concède l'exploitation du site à messieurs Bing et Witt en 1903. De nouveaux ateliers sont construits en 1903 et 1908, ce qui traduit un accroissement de la production. Construite en deux temps, la manufacture générale des cordes et boyaux présente un aspect quasiment inchangé depuis plus d'un siècle, ce qui en fait le site industriel le plus ancien de la ville. En 1932, l'architecte Marcel Poitreneau dessine les plans d'un nouveau bâtiment de style art déco pour le propriétaire M. Bouvet. Le site est ensuite vendu à l'entreprise Babolat. L'usine a compté plus de 100 ouvriers et ouvrières durant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle et jusqu'à 300 dans les années 1950 et n'en comptait plus qu'une quarantaine dans les années 1980. L'activité n'était quasiment pas mécanisée et tout se faisait à la main. Les boyaux semi-préparés dans les usines en Bretagne ou en Vendée étaient frottés à la main avec un os de mouton ou un morceau de bois. Le fort coût de main d'œuvre a fait diminuer voire abandonner la préparation des boyaux pour la charcuterie. Cet abandon a coïncidé avec l'essor de du tennis dans les années 1960 et l'usine de La Courneuve s'est spécialisée dans la fabrication de cordes harmoniques et dans celles de cordages de raquettes. Il y avait d'ailleurs un atelier de cordage de raquette sur le site dans les années 1980. Mais l'activité a cessé car Babolat a mis au point des cordages synthétiques qui ont fait disparaître les cordes en boyaux naturels.

Photographie de l'usine Witt et Lettelier en 1908.

<sup>22</sup> Après 20 ans de négociations, en 1880, la municipalité obtient de la compagnie de chemin de fer du nord qu'elle établisse une gare, à l'intersection de la route départementale (actuel boulevard Pasteur) et de la ligne de chemin de fer de Paris à Soisson. La gare est finalement construite et ouverte en 1886. Le quartier compte une trentaine d'habitants en 1891 dont le garde-barrière qui actionne le passage à niveau, des employés de la compagnie de chemin de fer et quelques artisans.

Carte postale de la gare au début du XX<sup>e</sup> siècle.

<sup>23</sup> L'entreprise Sohier est la première usine métallurgique à s'installer à La Courneuve en face de la gare, en 1887, et à profiter de la ligne du chemin de fer industriel. Elle s'est forgée une solide réputation en construisant des serres horticoles dans toute la région et en obtenant des prix lors des expositions universelles, notamment celle de 1889. En dehors de la serrurerie horticole, dont elle s'est fait une spécialité, elle fabrique également des grillages mécaniques, des clôtures, des volières, des vérandas, des marquises, des grilles des kiosques, des passerelles, des ronces artificielles, etc. Elle fournit les plus prestigieux clients, la ville de Paris, l'état, les domaines nationaux, les grandes familles, ... Grâce à

---

une politique d'acquisition foncière, elle exerce son emprise sur 1,63 hectares en 1913 et emploie plus d'une centaine d'ouvriers. En 1914, elle est sollicitée par l'armée pour fabriquer des munitions. Elle construit plusieurs ateliers durant la guerre et emploie plus de 400 ouvriers dont beaucoup de femmes, les fameuses « munitionnettes ». En 1918, elle occupe plus de 5 hectares et son expansion se poursuit jusqu'en 1920 avec 11 hectares. En 1920, l'entreprise Sohier devient l'entreprise Nord Paris et compte 606 salariés.

Cartes postales : L'usine Sohier au début du XX<sup>e</sup> siècle

L'accouplement des grenades en 1916

<sup>24</sup> La société américaine Babcock et Wilcox, créée en 1881, quitte Clichy en 1898 pour La Courneuve. Spécialiste des chaudières industrielles, qui équipent des usines, des bâtiments administratifs ou des bateaux, l'usine emploie en 1901, près de 150 ouvriers puis 540 au début de la Première guerre et 740 à la veille de la Crise de 1929. La croissance de l'effectif des salariés correspond au développement de l'entreprise qui est le premier fabricant français de chaudières industrielles en 1920. A partir de cette date, la société entreprend de réinstaller son usine et construit des bâtiments à structure en béton qui sont couverts de toits voûtés, attribuables au constructeur Dumez. La réussite de l'entreprise est consacrée dans la construction d'un bâtiment administratif, véritable fleuron de l'architecture des années 20. Cette réussite l'oblige à un accroissement constant. Elle acquiert diverses parcelles en 35 ans et constitue ainsi un site qui s'étend sur 35000 mètres carrés. Elle construit notamment une cheminée en 1915, des travées voûtées en 1920, des bureaux en 1922, qu'elle fait surélever en 1928, et un château d'eau en 1947. L'immeuble des bureaux à quatre étages, à la toiture en terrasse, édifié de 1922 à 1924, reste, du point de vue architectural, la construction la plus intéressante du site. Le remplissage en briques ocre de pilastres de béton de couleur blanche contraste avec les habituelles couleurs rouges employées à cette époque pour la construction des bâtiments industriels. Des 1390 salariés présents sur le site en 1947, n'en subsistent que 500 en 1994.

<sup>25</sup> En 1907, les établissements A. Johnson et fils, constructeurs mécaniques de précisions qui ont leur siège à Paris, 28 rue de Château Landon, achètent un demi hectare de terrains pour construire leur usine à La Courneuve, entre les rues Jules Ferry et Emile Zola, près de la ligne de chemin de fer. Ils jouissent d'un embranchement particulier du chemin de fer industriel. Un bâtiment moderne d'un étage est édifié en façade sur rue, avec en arrière, un atelier annexe, le logement du gardien et la salle des machines. En 1909-10 l'édifice principal est rehaussé d'un étage. Il est raccordé à l'atelier annexe au moyen d'une passerelle, en 1913. Il est construit en briques rouges agrémenté de décorations en briques beiges au-dessus des fenêtres. De larges baies vitrées sur les quatre faces confèrent à l'édifice un aspect moins austère. Les planchers dégagés permettent à la lumière naturelle d'illuminer les espaces de travail selon le modèle des « daylight factory ». De 100 à 150 ouvriers se consacrent à la fabrication de machines à coudre destinées au marché français. Toutes les machines outils utilisées sont de fabrication américaine (Stendy, Norton, Brown, Sharpe, Cincinnati Milling and Co). En 1910, la société voisine Babcock et Wilcox met en service un générateur électrique multitubulaire qui permet de faire fonctionner toutes les machines avec l'électricité. Durant la première guerre mondiale, l'usine travaille pour l'armée. En 1920, l'établissement est vendu aux aciéries de Champagnole qui y établissent un dépôt d'acier et y transfèrent leur service commercial jusqu'en 1970. Le site, depuis, ne subit aucune modification architecturale.

<sup>26</sup> La fabrique de « colle, gélatine, engrais, émeris, abrasifs et papiers émeris » Lemerle-Haumont, dite « La Colle » s'installe à La Courneuve en 1909, à l'emplacement actuel de la société Haudecœur. L'entreprise, la Compagnie centrale des abrasifs et émeris, dont le siège social est à Paris, compte deux autres sites de production dans la Somme et en Ile-et-Vilaine. Le site de La Courneuve est spécialisé dans la fabrication de la gélatine alimentaire et des gélatines provenant des peaux blanches et des peaux fraîches, ainsi que des colles, colles fortes et colle de peaux de lapin. Elle fabrique aussi des engrais à partir d'ossements animaux. Elle emploie une quarantaine de salariés, notamment des familles entières d'espagnols et des enfants de 15 à 16 ans, filles et garçons, qui sont manœuvres ou journaliers. L'activité se développe considérablement durant la première guerre mondiale avec la fabrication d'explosifs pour l'armée. Après la guerre l'activité emploie près d'une centaine de salariés dont une grande partie de manœuvres issus pour la plupart de l'immigration. Les dépôts d'ossements et de peaux d'animaux causent une grande puanteur aux alentours. L'activité a été extrêmement surveillée et s'est arrêtée après la Seconde guerre mondiale.

<sup>27</sup> Le nom de Corpet-Louvet résonne comme un sifflement de train chez tous les amateurs de vieilles locomotives. L'enseigne et les bâtiments sont toujours visibles, près de l'embranchement de l'A86, vers le pont Palmer, 6 rue Gambetta. La compagnie Corpet-Louvet s'installe à La Courneuve en 1912 et crée plus d'une centaine d'emplois en fabricant des locomotives et des chaudières. En 1868, Lucien Corpet avait acheté la société de locomotives de chantier, fondée par Auguste Anjubault, en 1855. Ce dernier avait fourni les trois premières locomotives à la Compagnie d'Orsay, l'*Yvette*, l'*Orge* et le *Florian*. Lucien Corpet s'associe ensuite avec son gendre, Lucien Louvet, ingénieur des chemins de fer et l'entreprise, qui demeure familiale jusqu'à la fin en 1953, construit 1962 locomotives, dont la mythique 232 U 1 surnommée « La divine », la 030 « Bourbonnais » ou le « Mammouth ». Des dizaines de locomotives roulent encore en France et à l'étranger.

<sup>28</sup> L'entreprise Mécano « Mèches américaines », spécialisée dans l'outillage de précision – tarauds, forets, fraises, alésoirs – est créée en 1912 et s'installe, à La Courneuve, en 1914. Depuis l'arrivée de l'usine Sohier, près de la gare, en 1887, la ville rassemble un grand nombre d'usines métallurgiques, en bordure de la ligne de chemin de fer. L'emprise foncière de l'entreprise en centre-ville est importante puisque le site couvre 16 000 m<sup>2</sup>, dès 1927, répartis sur les lieux-

---

dits, les « Rotraits », les « Six arpents » et « La Planchette ». Construits par l'entrepreneur Emile Ambaud, le bâtiment de bureaux, ainsi que l'immense halle en forme de [E], sont réalisés en poutrelles d'aciers et piliers de béton armé et colonnes de fonte. Les murs de façades sont construits en pierres de meulières, briques et ciment. Le bâtiment de bureau de cinq étages est éclairé par de larges baies vitrées. La façade est ornée de décorations en briques polychromes et de coquilles Saint-Jacques en ciment. Emile Ambaud réalise la toiture de l'usine en terrasse, prouesse technique déjà réalisée au Havre dès 1901. Le style de l'usine s'apparente au modèle américain des « *daylight factory* » qui se caractérise par la construction d'ateliers en étages aux planchers libres, éclairés par des façades largement vitrés et surmontés d'un toit terrasse, aux planchers dégagés. En 1920, 650 employés s'affairent sur le site et la production s'exporte dans le monde entier. L'usine, rachetée par le groupe *Marine Fiminy* en 1972, ferme ses portes en 1976 et est transformée en centre administratif municipal en 1981. La halle va être reconvertie en médiathèque et en centre administratif qui ouvriront leurs portes en 2013-14.

<sup>29</sup> Le phénomène de l'industrialisation de la ville a pris au moins trois générations et duré près de 70 ans. La première activité industrielle s'installe en 1855 et huit établissements de chimie liés aux abattoirs ouvrent leurs portes dans la ville entre 1855 et 1871, principalement au sud de la ville car le nord reste essentiellement tourné vers l'agriculture. Cette activité de retraitement des déchets provenant des abattoirs a été prédominante jusqu'à l'arrivée des grosses entreprises de métallurgie à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, axées quant à elles, le long des voies de chemin de fer. En 1927, la chimie ne représente plus que 12% de l'effectif des entreprises. La *Carte industrielle de la ville en 1927* montre parfaitement ces deux phénomènes, la chimie au sud, de préférence éloignée des axes de circulation et l'industrie mécanique et métallurgique, le long de la voie de chemin de fer. Des centaines d'entreprises se sont installées dans la ville et un inventaire est en cours.

<sup>30</sup> En 1898, la municipalité veut aménager une grande place publique centrale où se dérouleraient les manifestations publiques. Elle y construit une nouvelle mairie dont la façade principale est orientée vers le modernisme et l'avenir de la commune (industrie et urbanité). Les plans du bâtiment sont dessinés par l'architecte communal Mathieu qui a exercé dans la ville de 1905 à 1920. C'est le fils du maire, Alexandre Roux, entrepreneur qui se charge de la construction. Le gros œuvre est achevé avant la première guerre mondiale mais un procès oppose la nouvelle municipalité à l'entrepreneur, accusé de ne pas avoir respecté le cahier des charges et d'avoir surfacturé ses prestations. Durant la guerre, la mairie devient le siège des infirmiers qui soignent les blessés revenus du front. Ils exercent dans une infirmerie et au « dépôt des éclopés » situé dans l'usine Babcock. Le bâtiment est achevé et inauguré en 1921.

Cet hôtel de ville, réalisé dans un style architectural monumental de la « Troisième république » évoquant les villes du nord de l'Europe, est surmonté d'un campanile plus méditerranéen. Le bâtiment initial est élevé de deux étages sur rez-de-chaussée et sous sol, comble par dessus. La façade principale sur le jardin est ouverte au rez-de-chaussée par trois portes en arc avec un large escalier de pierre surmonté d'un balcon de pierre. Sept vastes baies éclairent la salle des mariages. Au deuxième étage 6 lucarnes enserrant une horloge placée au sein d'un fronton sur lequel figure l'inscription « Mairie ». Deux cheminées latérales surplombent le toit en ardoise.

La façade postérieure sur la rue Billaut comporte un passage couvert pour les voitures qui est aujourd'hui transformé en hall d'accueil. Une large baie vitrée éclaire un escalier monumental construit en 1921 en lieu et place de l'ancien escalier en bois.

<sup>31</sup> L'histoire du percement de l'actuel boulevard Pasteur et de la route départementale qui conduit de Paris à Stains s'étale sur tout le XIX<sup>e</sup> siècle. De 1817 à 1841, la commune pave le chemin de Stains emprunté par les cultivateurs et « *ce pavé qui n'avait été fait que dans le but de favoriser la culture, mais aussitôt qu'il fut connu, il devint un chemin de grande communication* ». Ce chemin devient une route départementale que l'administration souhaite élargir et paver jusqu'à Paris. Des souscriptions et la mobilisation de nombreux courneuviens permettent l'amélioration des conditions de circulation, principalement vers le hameau de Crèvecœur. Un conseiller municipal peut s'écrier en 1865 que « le chemin de Saint-Lucien n'est plus un chemin mais un boulevard ». Cet ancien chemin est fortement endommagé durant la guerre Franco-Prussienne de 1870-71. A partir de 1872, les terrains nécessaires sont acquis et le boulevard est achevé, dans les années qui suivent ; il reçoit le nom de Pasteur, en 1900.

<sup>32</sup> A la suite du percement du boulevard Pasteur dans les années 1870, de la construction de la gare (1886), et de la nouvelle mairie (1906-1921), un nouveau quartier se constitue peu à peu, mêlant habitat collectif et pavillonnaire. En 1891, le quartier de la gare ne compte qu'une trentaine d'habitants. Dès 1901, ce sont 300 habitants, principalement des ouvriers de Sohier et Babcock qui habitent le boulevard Pasteur, 600 en 1911 et plus de 900 en 1921. Un marché public découvert se tient dès 1914, près de la mairie. La municipalité entend aussi promouvoir l'hygiène et construit en 1922, rue Billaut, des bains publics, comprenant 12 cabines, sur les plans de l'architecte Lablaude. Dès 1927, c'est l'architecte Bocsanyi qui réalise les lavoirs, ouverts au public au début de l'année 1929. C'est un troisième architecte, Georges Ferrant qui réalise un marché alimentaire en ciment et en briques, achevé en 1933. Les trois bâtiments construits en une décennie témoignent du soucis d'équipement des nouveaux quartiers proches des Six Routes et de la mairie, dans les années 1920-30.

<sup>33</sup> Carte postale du marché de la mairie, années 1930.

<sup>34</sup> Carte postale du lavoir et des bains-douches, années 1930.

<sup>35</sup> Carte postale du lavoir et des bains-douches, années 1930.

<sup>36</sup> Carte postale du dispensaire Paul Strauss, années 1930.

---

<sup>37</sup> La construction du Groupe scolaire dit « de la Souche », décidée en 1913, s'intègre à un véritable projet urbain, appelé le « Plan des embellissements de la ville » en 1925. Cette école est construite le long d'une avenue qui doit mettre en relation la mairie avec une cité nouvelle de 100 000 habitants, à l'emplacement de l'actuel parc départemental. Le bâtiment, réalisé entre 1931 et 1933, dessiné par l'architecte Marcel Poitreneau, est typique des constructions de style « Art Déco » et est directement influencé par les préceptes hygiénistes (air, hygiène et lumière). Les formes simples, rectilignes se croisent à angle droit et sont adoucies par des baies cintrées au rez-de-chaussée. La façade sur rue en briques et béton est relativement sobre et contraste avec l'ornementation plus riche de celle sur cour. La lumière pénètre massivement dans les salles de classe par de larges baies vitrées. Le groupe comprend onze classes de garçons, onze classes de filles et six classes maternelles. Des escaliers en béton sont décorées de rampes en fer et aluminium cintré. En 1934, l'école reçoit le nom de Raymond Poincaré (1860-1934), homme d'état, qui avait décerné la Croix de Guerre à la ville en 1923.

<sup>38</sup> Après la Première guerre mondiale, la ville de La Courneuve se dote, dès 1919, d'un office des HBM. Cet office prépare la construction de logements en constituant, dans un premier temps, des réserves foncières puis cherche à rassembler des fonds pour les constructions. Le « Plan des embellissements de la ville » en 1925 prévoit de construire des immeubles collectifs le long de toutes les avenues et autour des grandes places. L'avenue de la République reçoit le premier grand programme de construction de logement de la ville, les HBM République, en 1932.

<sup>39</sup> Le lotissement est une opération par laquelle un propriétaire terrien divise en lots une ou plusieurs parcelles et les vend. Il ouvre une ou plusieurs voies qui desservent les parcelles. Le phénomène des lotissements qui est ancien et se développe, dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, en banlieue proche de Paris. Il y a des lotissements pour gens aisés à Montmorency, Enghien ou Saint-Leu et des lotissements pour les ouvriers ou les artisans, comme la Cité Demars à Aubervilliers. Une banlieue pavillonnaire se construit dans les années 1920 le long des axes de circulation et principalement le long des voies de chemin de fer. Drancy, Livry-Gargan, etc. sont des villes qui se couvrent de pavillons.

<sup>40</sup> Au début du XX<sup>e</sup> siècle, le quartier des Quatre Routes est né de l'initiative privée de plusieurs promoteurs qui ont créé des lotissements. Près d'une quinzaine de ces lotissements est à ce jour recensée. Ils portent le nom du lotisseur, tel « Thierry » en 1911, « Baulieu » en 1920, « Wilhem » en 1920, ou le nom d'un lieu-dit ou d'une commune : « La Souche, M. Boudier », « Paris-Bourget » en 1912, « L'avenir Parisien » en 1913, « La Courneuve-Bobigny », « Les Quatre Routes » en 1926, « Le Village », ou encore un nom plus poétique : « Le bien-être », route de Bondy, actuelle rue Lénine. Ces opérations ont laissé leur empreinte dans le tissu urbain et les « Villas » Bel Air, Avenir et Iris en témoignent. Mais au-delà des noms, ces lotissements sont très rapidement devenus « défectueux ». En effet, les propriétaires se sont désengagés et n'ont pas achevé les travaux prévus une fois les lots vendus. Les impasses et les villas sont devenus des cloaques infâmes. Pas d'égouts, pas d'eau, pas d'électricité, etc. ! Les propriétaires des parcelles se sont regroupés en associations et se sont tournés vers la collectivité pour qu'elle achève les travaux. C'est donc aux frais de la commune et du département que la plupart des lotissements ont été achevés, que des terrains ont été achetés pour désenclaver les villas et les impasses. Le « plan des embellissements de 1925 » comporte l'ensemble des travaux que la ville a dû réaliser. Ne sachant pas où allait se situer la chaussée, des acheteurs ont construit leur pavillon en fonds de parcelle ou au milieu pour ne pas être gêné par un alignement. Des rues trop basses ont été surélevées. Le quartier garde la trace aujourd'hui de cette histoire.

<sup>41</sup> Le quartier de la Route de Flandre connaît un grand développement au début du XX<sup>e</sup> siècle avec l'arrivée de nombreuses usines et l'urbanisation des communes voisines. En 1913, la municipalité décide d'y implanter un groupe scolaire qui est construit à partir de 1924 sur les plans de l'architecte Etienne Bocsanyi. Le long bâtiment de briques rouges de Sannois (Val d'Oise) achevé en 1929, comprend une école maternelle, des écoles primaires. L'amélioration des conditions de vie dans ce quartier ouvrier se concrétise par la construction d'un lavoir, de bains-douches réservés aux enfants, d'une consultation de nourrissons (la Goutte de lait) et d'un jardin d'enfants. En 1933, la municipalité rend hommage à Paul Doumer, 14<sup>ème</sup> Président de la République de 1931 à 1932, en attribuant son nom au groupe scolaire et à la rue des Ecoles. Les commerces de proximité font défaut. En 1920, un marché alimentaire est établi sur la route nationale 2. Il cause cependant beaucoup d'embarras et en 1931, la municipalité construit un marché dont il reste aujourd'hui la façade sur rue.

<sup>42</sup> Cette église, construite en 1933, dans le cadre de l'opération appelée les *Chantiers du Cardinal*, fut la 16<sup>e</sup> des 100 églises réalisées, dans le département de la Seine. Près de 60 talentueux architectes ont ainsi pu dessiner et réaliser les églises du XX<sup>e</sup> siècle et utiliser des matériaux contemporains comme la brique et le béton armé. De ce point de vue, l'église Saint-Yves est presque emblématique. Son concepteur est l'architecte Michel Bridet et elle a été réalisée par l'entreprise de travaux publics de Pierre Robert. Voici ce qu'en disent les auteurs de la revue *L'architecture*, en mai 1938 : « Sur une ossature légère en béton armé et un soubassement en meulière, elle est construite en briques de tonalités douces, ses arcs-doubleaux butés par des contreforts extérieurs, ses baies géminées, donnent une impression de gothique primitif. Un éclairage indirect bien conçu est ménagé ».

L'art religieux connaît un grand renouveau grâce aux *Chantiers du Cardinal*. Peintres, sculpteurs et verriers, pour la plupart issus des ateliers d'art sacré de Maurice Denis, y signent des œuvres remarquables. Les splendides vitraux qui ornent Saint-Yves sortent des ateliers parisiens de Roger Bâteau, peintre verrier, où travaillent aussi G. Turlan et Eugène Perez, maître verrier de La Courneuve. Les motifs de scènes à la symbolique religieuse alternent avec des compositions abstraites dont une, signée d'Eugène Perez. De jeunes artistes, remarquables à l'exposition internationale de Rome, en 1934, Georges Serraz et Yvonne Parvillée réalisent, dans l'atelier parisien de Serraz, trois statues en plâtre. Il

---

s'agit, pour Serraz, de la Sainte Vierge accroupie embrassant la main de son fils Jésus reposant allongé et, pour Parvillée, de statues de Saint-Antoine et de Jeanne d'Arc, réalisées dans le plus pur style Art Déco, c'est-à-dire, très épuré. Une statue de Saint-Yves, en habits d'avocats, réalisé en bois, par Gustave Dermigny, complète cette statuaire contemporaine. Un magnifique lustre en verre éclaire cette église dessinée en croix latine et dont les vitraux offrent une très belle lumière feutrée. L'austérité de la façade contraste d'ailleurs avec le caractère paisible, chaleureux et accueillant de l'intérieur.

<sup>43</sup> Parmi toutes les opérations de HBM qui devaient se réaliser dans la ville, l'ensemble remarquable qui borde la place du 8 mai 1945, est l'œuvre de Georges Ferrant, architecte officiel des HBM en France et architecte municipal. Il date de 1933. Les effets de la crise de 1929 n'ont pas permis la réalisation de tous les ensembles immobiliers prévus dans les années 1920.

<sup>44</sup> Vue aérienne du nord du quartier des Quatre Routes, années 1920.

<sup>45</sup> Au tout début des années 1960, suite aux travaux commencés aux « Francmoisins » à Saint-Denis, un bidonville s'organise sur le territoire de La Courneuve qui sera bientôt dénommé « La Campa » (de l'espagnol campos) en raison d'une forte composante ibérique de la population. Chassé d'un emplacement, les occupants ont tôt faits d'en retrouver un autre. La Campa a défrayé la chronique de ces années et a attiré les photographes de presse, Loïk Prat ou encore Claude Dityvon. Le bidonville a été démantelé en 1968 et une cité de transit rue de Genève a accueilli les occupants. Construite pour quelques mois, cette cité a abrité la population durant près de vingt ans.

La municipalité a accueilli en 2007 l'exposition réalisée par le service du patrimoine du Conseil général de Seine-Saint-Denis sur les bidonvilles. A cette occasion, un film d'entretiens de 17 minutes avec d'anciens habitants ou acteurs a été réalisé par le Pôle Image du Service de la jeunesse, film intitulé « Un logement pour tous ». Un entretien de 47 minutes. avec Claude Dityvon figure aussi sur le DVD.

<sup>46</sup> Série de cartes postales des années 1960.

# PLAN D'ÉVOLUTION CHRONOSPATIALE

**4** Exploitations maraîchères

**7** Sites industriels

